

# **Lauréats**

# **« Palabres »,**

# ***édition n°1***

*1er prix :*

*La main de ma mère, d'Anna Rios-Bordes*

*Mentions spéciales pour :*

*Le papier Kraft, de Didier Lamy*

*Sans-titre, de Françoise Durif*

*Sortie d'école, de Marie Lamy*

Février 2017

Taverne Gutenberg

[www.taverne-gutenberg.com](http://www.taverne-gutenberg.com)



## ***La main de ma mère, d'Anna Rios-Bordes,***

**1er prix du concours « Palabres » édition n°1**

Hier, j'ai vieilli.

Ma mère prenait son thé. Un, deux, trois sucrètes. Cuillère baladeuse, lèvres goûteuse.

Elle avait tempéré les volets, calmé la télé, fait comprendre au monde extérieur qu'il dérangeait.

“Enfin toutes les deux”.

J'ai déjà eu cette impression de lui rendre visite en cachette. Comme si mon père et mon frère partis, il nous restait l'illégalité pour nous fréquenter.

Un nouvel homme habite chez elle. Elle considère les soins qu'elle porte à leur vie de couple comme un travail à part entière. “Tu ne te rends pas compte toi, trouver un homme à 65 ans. C'est du travail !”. Cette rencontre est devenue sa fierté. Au placard Marx et Duras, elle vit pour Philippe.

Placée sur une chaise, auditrice soignée de bonbonnière, je la regarde faire. Pincer les lèvres en découvrant l'amertume du thé infusé. Regarder à droite, à gauche, impatiente d'être divertie. Se frotter les cuisses.

Si je n'étais pas sa fille, je la dirais incapable d'être mère.

Je lui donne de mes nouvelles, une version courte, de celui avec qui je passe mes journées, de nos projets pour l'été. Elle me pense à l'abri dans cette nouvelle relation et adore que je lui en apprenne davantage sur cet étranger familial.

J'ai l'impression de lui raconter des histoires, des aventures, pour donner forme à ses fantasmes. Je vois ses yeux briller, et j'ai pour ces yeux-là une tendresse particulière.

Si elle n'avait pas cet accent chantant, je la dirais sérieuse. Une vie sans

trop d'excès. Une vie de prof de province, dans le même appartement.

Parfois, des lueurs de joie viennent bousculer le calme de sa pupille. La sobriété de sa pensée disparaît, elle invente des mots. Je lui dis arrête de faire ta folle, mais c'est une manière de l'encourager.

Quand nous avons chacune quelque chose à fêter, je lui fait faire des tours sur elle-même.

Hier, elle n'était pas folle. Elle était résignée.

“Mais si, mais si, tu vas trouver un travail fixe”, commentait-elle, distraite. Mes problèmes semblaient lui glisser dessus.

“Anne-Marie est morte tu sais, je n'ai pas voulu te le dire pour ne pas te contrarier, mais elle est morte avant-hier, d'un AVC”.

Anne-Marie est sa plus vieille amie. Du moins celle à qui elle confiait ses vilenies.

Je l'avais toujours connue avec un bras déformé – qui lui avait valu le surnom paternel de “pata loca” -, une jambe hésitante, les cheveux rêches rangés dans un foulard. Elle faisait partie des visages qui défilaient à la maison quand j'étais petite, et je m'étais toujours demandé quelle avait été la vie amoureuse d'Anne-Marie.

Il y a cinq ans, Anne-Marie avait perdu la tête et appelait ma mère par des noms de chiens, ou de rois. Ma mère ne la voyait guère plus. “Elle est morte seule”.

Subitement, j'ai vu une main me resservir du thé.

Une main tâchée. Une main que je ne connaissais pas.

Pas celle qui me caressait le front le soir dans mon lit géant, avec le bruit du bracelet cognant les tempes. Pas la main qui repassait “la douce”, chemise de nuit trop large, ou celle qui coupait en deux les BN à tremper dans le lait. Une main égarée.

Dehors, battait le monde et j'eus soudain envie de courir. Ma liberté venait de cet élan hors de ma mère.

Je suis sortie dans la rue, hébétée. Je crois lui avoir dit au revoir dans l'ascenseur, comme nous le faisons d'ordinaire, lorsqu'elle s'agrippe à la grille et me fait des adieux d'orpheline.

Maman, moi je saurais faire face à ces immondes petites tâches intruses, je saurais les envoyer se faire voir. Mais toi, tu es si petite. Tête hirsute qui m'a vue naître, tu vas mener seule la bataille de la disparition.

J'ai marché et au feu, j'ai contemplé mes mains. Je n'avais plus les mains floues de l'enfance, j'avais des mains de femme.

## **La papier kraft, de Didier Lamy**

### **Mention spéciale**

J'avais apporté ma valise dans l'entrée.

Je m'apprêtais à poser mon imperméable plié en trois sur la valise quand le téléphone sonna. En allant décrocher, j'aperçus mon agenda sur la table de la cuisine avec ma carte bancaire et mes clefs à côté. Je fis donc un détour dans la cuisine, posai mon imperméable sur une chaise, mis la carte bancaire dans l'agenda et les clefs dans ma poche et revins sur mes pas pour décrocher.

Mais au moment où j'allais prendre le téléphone, la sonnerie s'arrêta. Je regardai l'heure à la pendule de l'entrée : 8 heures moins vingt. Il me restait exactement 50 minutes pour aller prendre mon train, c'était plus qu'il n'en fallait.

Je récapitulai les derniers gestes à accomplir : fermer les volets, éteindre l'électricité, préparer un ticket de métro, sortir ma valise et fermer à clef. Ah oui, mon imperméable, que je venais de poser à la cuisine. J'avais gardé mon agenda à la main. J'ouvris ma valise pour y mettre l'agenda, la refermai, me demandai si j'avais bien mis ma carte bancaire dans l'agenda, rouvris la valise, ressortis l'agenda, vérifiai que la carte s'y trouvait bien et j'allais refermer la valise quand mon portable sonna. C'était Georges. Je pris l'appel, mais je lui dis très vite que j'étais en train de partir pour la gare et que je le rappellerai quand je serai installé dans le train.

J'allai prendre mon imper sur la chaise de la cuisine, le posai sur la valise que je refermai, sortis mes clefs, ouvris la porte, sortis la valise avec l'imper et refermai la porte. Je remettais mes clefs dans ma poche quand le téléphone de l'appartement sonna de nouveau.

Je regardais l'heure : 8 heures moins le quart. J'avais encore le temps. Je ressortis mes clefs, ouvris la porte, m'aperçus que j'avais oublié de fermer les volets, rentrai ma valise et fis tomber l'imper que je ramassai, et allai décrocher. Trop tard, il n'y avait plus personne. Je fermai les volets, ressortis la valise et l'imper, refermai la porte. 8 heures moins dix. Il ne fallait plus traîner.

Je descendis aussi vite que je pus. En tournant l'angle de la rue, je repensai aux amis syriens de Georges qui étaient venus dîner avec lui hier.

À ce moment précis, j'entendis une explosion derrière moi. Et je me souvins alors du paquet entouré de papier kraft qu'ils avaient oublié dans l'entrée.

## **Sans-titre, de Françoise Durif**

### **Mention spéciale**

Il avait suffi d'un pas au cours d'un été, sur une pierre mobile d'un chemin de montagne, écrasant à chaque pression l'herbe qui poussait autour. C'est cet instant précis, ce moment où mon pied, posé sur cette pierre qui chavirait, m'emportant dans un bref déséquilibre - voyage de quelques millimètres, en une éternité de quelques fractions infinitésimales de seconde - que, brusquement, tout mon corps reçut le choc - bref matraquage - les sens abasourdis jusqu'à presque l'écoeurement, par le poids d'un bagage transporté sans le vouloir ni le savoir, qui m'était ainsi rendu d'un coup. Sensation aussi intense et brève qu'un coup à bout portant de l'été majuscule d'une enfance.

Un temps d'absolue liberté, de jeunesse du corps accueillant, les bras en croix, la lumière posée sur la peau salée, avec le museau humide des chiens venus fouiller nos mains, le sauvage goût des feuilles, le nez dans la blancheur mate d'un bol de lait tiède, et, sous la couverture de laine dont les arrières-grand-mères bordaient nos yeux pendant la sieste sous le cerisier, c'était mille étoiles dispersées sur nos têtes, nos narines frémissantes sous l'odeur de poussière légère du foin sec, le poivre des derniers œillets en touffe avec dans l'oreille le patois des aïeules, langue à parler aux bêtes, aux arbres, aux pierres du chemin montant sous le berceau des branches - langue de ceux à qui le temps était encore donné, la parole arrêtée, tenue - puis versée lentement à la veillée sur nous, petits enfants qu'on endormait aux orchestres des ventres grand-maternels la tête en-allée sur leurs genoux tout crépitant des étincelles d'arthrose. Langue bienheureuse de la conscience sombrante. De la promesse du sommeil.

De plus en plus calmes, les mots de plus en plus rares, faisaient monter la nuit tout autour de la maison blanche - lieu de dalles sonores et froides à l'odeur de plâtre frais, et de draps de lin séchés au soleil - Et les mains, oiseaux lourds, se posaient sur nos têtes, caressaient encore nos cheveux, éloignaient des cauchemars débutants. Voix berceuses des veillées, dansée chantée aux genoux mouvants porteurs d'histoires par-dessus la buée des tisanes quand s'éclairait la suspension au fond des tasses à bergères. Langue de mots tout lisses, humides, remplis d'odeurs de bêtes et de forêts, de mots un peu usés sentant la menthe, des paroles aux consonnes frangées

de rouille. Mots cailloux roulés des rivières. Mots de mousse, de mains calleuses, mots de pieds nus. Langue de cette enfance sauvage et heureuse. Aujourd'hui, on ne boit plus aux fontaines, al' cassul' cabossé, avec le trajet dans tout le corps de l'eau glacée son gout métallique désaltérant d'un coup l'été, et, sur le miroir de l'eau ne danse ni ne tanguent plus mon visage penché par-dessus l'auréole de la bordure des fougères. Dans la Viassà, on n'accourt plus répondre aux Dimanches de cloches dans la brutalité des cailloux et des ronces à nos genoux affolés, jolies robes déchirées de notre jeunesse à manches trop courtes et bras trop nus. Et La volp' n'effraie plus nulles poules en leur poulailler.

L'été est fini.

## **Sortie d'école, de Marie Lamy**

### **Mention spéciale**

J'ai sans doute moins d'une dizaine d'années et j'attends mes parents à la fin de l'école.

L'étude du soir est terminée. L'école, habituellement bruyante et emplie d'agitation, est maintenant déserte.

Il fait froid, nous sommes en hiver et le fond de la cour par lequel j'attends de voir surgir la haute silhouette de mon père est sombre.

Je guette par la fenêtre froide et embuée de la salle d'étude, mais personne ne passe le petit portail perdu entre les deux grands arbres du fond de la cour de récréation. Je pose mes petites mains autour de mes yeux pour essayer d'y voir mieux. Peut-être va-t-il arriver maintenant ? Personne.

Je regarde l'horloge au-dessus du tableau noir, 18 heures 45. Le téléphone sonne, je me précipite aux côtés d'Eliane, la surveillante de l'étude, une femme rousse, souriante, pas très élégante, qui espère sûrement autant que moi que ce soit mon papa ou ma maman et qu'elle puisse bientôt rentrer chez elle, elle aussi. Non, c'est la mère d'une élève qui a oublié son bonnet. Je n'écoute pas plus la conversation et retourne coller mon nez à la vitre froide. Mais que fait-il ?

Je suis en colère, je me sens abandonnée. Pourquoi ne vient jamais me chercher à l'heure ? La surveillante me fait un sourire compatissant, après avoir raccroché. Je jette une nouvelle fois un coup d'œil à mes affaires, elles sont prêtes, mon manteau sur mon dos, boutonné. Je me rassieds, un peu triste. Je n'aime pas l'école, je déteste l'école. Pourquoi m'y laisse-t-on si tard ?

Soudain il est là. Son image, apparue au portail, grandit à toute allure. Son manteau sombre flotte derrière lui dans le vent. Il tient sa mallette dans la main droite. Il téléphone sans doute car son oreillette dernier cri est allumée et il marche d'un pas sûr, comme toujours. Cette image est imprimée à tout jamais dans mon esprit. Ce soir-là et tous les autres, c'est encore la même image qui me frappe de plein fouet, comme à chaque

fois, cette année, celles d'avant et celles qui allaient suivre. Il atteint alors le préau. Je me précipite, j'appuie sur la poignée froide en fer, pousse la porte en bois et sors enfin.

Libérée, déjà un peu, comme si j'étais déjà arrivée à la maison, juste parce-que qu'il est là. Je ne suis plus toute seule, abandonnée dans cette prison.

Et j'ai même l'impression de gagner une sorte d'ascendance sur ce bâtiment, de dire à cette prison «Et oui, moi je rentre chez moi, toi tu restes à l'école». Mon papa me sourit et je fais un dernier signe à Eliane avant de traverser la cour sous les grands arbres. Je marche du même pas sûr que mon papa, d'un pas rassuré maintenant. Je me sens épaulée, mon papa à mes côtés me donne de la hauteur, de la légèreté et une certaine suffisance et arrogance face à l'école que je laisse en plan en partant. Je passe le portail, me voilà libre !